

La nuit aux émotions : [suite]

Autor(en): **Loudier, Sophronyme**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **21 (1883)**

Heft 50

PDF erstellt am: **11.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-187938>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

rait l'autorisation de se rendre à St-Quentin. Au moment où il sortirait du fort, le prince, déguisé en ouvrier, sortirait avec lui.

Moyennant un marché conclu avec le Dr Conneau, l'ouvrier Badinguet céda son costume de travail ; et le 26 mai 1846, le prince coupa ses moustaches, prit un poignard, passa une blouse et un gros pantalon sur ses vêtements ordinaires ; un vieux tablier de toile bleue, une perruque noire à cheveux longs, une casquette complétèrent son déguisement. Il chaussa des sabots, ne craignit pas de mettre à ses lèvres le brûle-gueule de Badinguet et, l'épaule chargée d'une planche, derrière laquelle il cachait son visage, il se dirigea vers la porte. Pendant ce temps, le Dr Conneau détournait l'attention des ouvriers en leur faisant prendre le coup du matin.

Grâce à son déguisement, le prince passa sans éveiller les soupçons des soldats, et trouva aux abords de la forteresse, un cabriolet qui le conduisit, en brûlant le pavé, jusqu'à St-Quentin. De là, il gagna Valenciennes, la Belgique et, deux jours après, l'Angleterre.

On sait que le surnom de *Badinguet* fut donné à Napoléon III, et que les classes populaires ne le désignaient presque jamais autrement. Lorsqu'il prit femme, madame fut nommée *Badinguette*.

Après le coup d'Etat, Jean-Michel Badinguet vint à Paris et reçut, sur la cassette de son obligé, une pension annuelle de 1200 fr. Seulement, comme son nom était trop lourd à porter, il le changea pour celui de M. Michel Radot. Vers la fin de la guerre de 1870, il s'était fixé à Châtenay.

La Catrine et son parapliodze.

Sami, lo quequelion, étai z'u fère on tor avoué la Catrine, sa fenna, ao ti fédérat dè Fribor. Après avâi vu l'ostand, lo pavillon dâi prix et totès lè baraquès dâi comédiens, la Catrine profità dè cein que Sami volliâvè bâirè quartetta dézo la cantina avoué dâi z'amis, po allâ vairè lè boutequès dè la vela, et po allâ vesità lè z'églisès que sont tant ballès. Le lâi allâ ; mà quand le revagne djeindre se n'hommo que l'atteindâi à la trabilia dâi Grisons, iò y'avâi pou dè mondo, le s'apêcut que l'avâi perdu son parapliodze.

— Tè faut vito retraci iò t'as étâ, lâi fe se n'hommo po vairè se te ne lo retrâovè pas ; kâ n'est pas dâi risès dè paidrè dinsè on bio parapliodze dè 3 fr. 50.

La fenna sè repeinsâ que le l'avâi posâ dein on église tandi que le retroussivè son cotillon po preindrè onna centime dein sa catsetta d'è dézo, que le volliâvè mettrè dein la crouselhie po lè pourro ; mà le se rappelâvè pas dein la quinna. Et l'alla vairè dein lè trâi.

A la première iò le revâ, rein ! nion n'avâi vu son parapliodze.

A la séconda, rein non plie ; l'hussié n'avâi rein apêcu.

Enfin dein la troisiéma, quand le demandè se dinsè et dinsè on avâi pas trovâ on parapliodze, lo seniâo lâi dit què oi, et lo va queri po lo lâi montrâ

po vairè se l'étâi bin céque. L'étâi justameint cein, et la Catrine fut tota conteinta de l'avâi retrovâ.

— Eh bin ! ein vo bin remacheint ; millè iadzo, se fe la fenna à cé l'hommo. Vo z'êtes 'na brava dzein, bin dè plie honéto què voutrès camarado dâi z'autrès z'églisès iò y'é étâ tsertsi mon parapliodze, kâ lè bougro n'ont jamé volliu que sâi de de l'avâi trovâ.

LA NUIT AUX ÉMOTIONS

V

Frantz, les yeux démesurément ouverts, fit un mouvement en arrière et fixa le cadavre pendant une minute. Le corps demeura sans mouvement.

— Est-ce que j'aurais peur, pensa le vil scélérat ; je suis fou, en vérité !

Se rapprochant de M^{me} de Verchesne, il fit tourner de nouveau son stylet autour du doigt déjà entamé ; cette fois, il n'en pouvait douter, le cadavre remuait ; ses lèvres s'entr'ouvrirent ; un soupir, parfaitement distinct, sortit de sa poitrine : Où suis-je, balbutia la pauvre enseignante ?

Frantz, tout ému, tremblant, affolé, fut d'un bond en dehors du caveau.

— Viens, fuyons, dit-il à Wilfrid en l'entraînant jusqu'au mur : promptement, il n'est que temps.

— Pourquoi cette fuite précipitée ?...

— Viens donc, te dis-je.

Les deux bandits furent aussitôt de l'autre côté du cimetière.

— Est-ce fait, demanda Zéphora en les apercevant ?

— Tu sauras cela tout à l'heure, répartit Frantz ; vite, au pas de course jusqu'à la voiture et silence complet jusqu'à ce que j'en ordonne autrement.

En moins de temps que je ne mets à le raconter, le camp des bohémiens se trouvait réuni.

— Es-tu prêt, Boëtzen, demanda Frantz, en s'adressant à l'individu qui se tenait à la tête du cheval attelé ?

— Tout est terminé, répondit le bohémien.

— Nous pouvons partir ?

— Quand il te plaira.

— Alors, en route, et bon train.

La voiture s'ébranla ; le cheval tira fortement sur les brancards ; un instant après, il ne restait plus de bohémiens à Neufchâteau.

Retournons au cimetière.

Frantz ne s'était pas trompé : M^{me} de Verchesne vivait ; la pauvre jeune femme, comme tant d'autres, hélas ! après cinquante heures de léthargie, revenait à l'existence, M^{me} de Verchesne avait été enterrée vivante.

Était-ce la sensation éprouvée par la lame de l'acier pénétrant dans les chairs de la main, était-ce le réveil naturel, la crise touchant à son terme ? Nul ne pourrait le dire.

En reprenant ses sens, Adrienne fut un instant sans avoir le sentiment réel des choses, elle s'éveillait comme d'un long sommeil, fatiguée, endolorie, mais n'ayant aucunement conscience des événements qui s'étaient succédés depuis deux jours.

Ouvrant les yeux, la nuit profonde qui l'entourait l'effraya ; elle essaya de faire un mouvement, mais elle se sentit serrée comme dans un étai ; écartant les bras, ses mains rencontrèrent un mur de briques humides : — Où suis-je donc, répéta-t-elle ?...

Ses yeux bien ouverts cette fois aperçurent quelques étoiles au firmament.

— Oh ! mais, s'écria-t-elle épouvantée, je suis parmi les morts... On m'a couchée dans cette tombe... vivante... A moi !... au secours !...

Rien ne répondit à son déchirant appel. Plusieurs fois sa voix se fit entendre, mais en vain; aucun secours ne venait.

— Oh! c'est affreux de rester dans ce tombeau jusqu'au jour, murmura M^{me} de Verchesne; non, jamais je n'aurai cette patience; à tout prix il me faut en sortir.

S'appuyant avec une énergie fébrile sur les bords du cercueil, elle parvint enfin à s'asseoir, puis à se tenir debout. Il n'y avait plus à se le dissimuler, elle était morte pour le monde, les siens la croyaient perdue à jamais!

La pauvre abandonnée essaya de nouveau de chercher une issue pour regagner le sol du cimetière, il n'y en avait pas; elle était murée dans sa tombe par quatre côtés à la fois; restait l'ouverture du haut, mais comment y atteindre? Elle leva les bras, ses deux mains touchaient à peine le bord du caveau: elle voulut s'appuyer sur celles-ci, se cramponner au mur pour parvenir à la surface et sortir de là; malgré des efforts inouïs, elle n'y put arriver, sa faiblesse était trop grande; de plus, elle ressentit une vive douleur dans la main gauche qui lui fit lâcher prise; l'infortunée jeune femme retomba épuisée sur son linceul et pleura amèrement.

Son désespoir redoublait en songeant à l'horreur de sa situation. Un son argentin frappa tout à coup son oreille: c'était une heure du matin qui sonnait à l'horloge d'une église.

Une heure seulement, murmura-t-elle, c'est donc au moins six heures d'attente pour ma délivrance. Oh! non! c'est impossible, cette fois j'en mourrais!

Se relevant de nouveau, elle se sentit plus forte; une fièvre ardente la consumait; ses yeux brillaient d'un éclat étrange; ses idées devenaient confuses, elle sentait que la mort allait la reprendre si elle restait plus longtemps dans cet horrible lieu.

(A suivre.)

Un joli cadeau d'étrennes. — Les livres entrent pour une large part dans les cadeaux de nouvelle année; mais on est souvent embarrassé dans leur choix, tous les livres ne pouvant être mis dans toutes les mains. Aussi nous faisons-nous un plaisir de recommander particulièrement le joli volume que vient d'éditer M. L. Vincent, sous le titre: **Nouvelles scènes de la vie champêtre**, seconde partie des œuvres de notre compatriote Pierre Sciobéret. Nous ne saurions mieux renseigner nos lecteurs à ce sujet qu'en leur donnant un passage de la remarquable introduction de M. le professeur Rambert. Voici comment il s'exprime en parlant d'une des trois charmantes nouvelles qui composent cet ouvrage:

« Relisez les premières pages de *Martin le scieur*. La scène est simple, aussi simple que possible: une jeune fille qui mène sa vache au pâturage, et c'est tout; mais il fait une de ces matinées de printemps qu'on ne voit que dans la Gruyère; la vache en est comme enivrée, et la fillette aussi... et pas rien que la vache et la fillette, mais encore le conteur et tous ceux qui assistent avec lui à ce merveilleux réveil de la campagne. Quel relief! quel pittoresque! quelle finesse et quelle abondance! quel coloris! quel parfum! Il est, je crois, impossible de donner plus fortement la sensation de la nature. Celui qui a écrit cette page était un écrivain, un grand écrivain. »

Ces quelques lignes suffisent pour caractériser l'œuvre de Sciobéret. Qu'on lise ce livre, on y trouvera de l'intérêt, du charme et du plaisir. — En

vente dans toutes les librairies et au bureau du *Conteur*; prix: fr. 3.

Manière de conserver les pommes. — Une bonne manière de conserver les pommes — c'est le moment d'en parler — consiste à les mettre dans des tonneaux avec du sable. A cet effet, on emploie du sable qu'on a eu soin de bien faire sécher; on en répand au fond du tonneau une couche sur laquelle on place un lit de pommes, et ainsi de suite jusqu'à ce que le tonneau soit plein.

Cette méthode a l'avantage de préserver les pommes du contact immédiat de l'air, qui est la cause la plus active de leur corruption. Elle les prive aussi d'une humidité surabondante qui ne leur est pas moins nuisible. De plus, on leur garde leur parfum, qui se perd lorsque les fruits restent exposés à l'air, ainsi que leur netteté, leur poli.

Par le moyen que nous signalons, on pourra conserver les pommes, en pleine fraîcheur, jusqu'au mois de mai ou même de juin.

Boutades.

Des cas de rage s'étant manifestés parmi les chiens du canton, le port de la muselière fut immédiatement ordonné par arrêté du Conseil d'Etat. Le fermier du château de C..., rencontrant son voisin qui se rendait au chef-lieu du district, lui dit:

« Veux-tu avoir l'obligeance de m'acheter une muselière pour mon chien?.. »

— A ton service, seulement il me faudrait en avoir la mesure.

— C'est vrai, mais enfin comme je ne veux pas courir jusqu'à la maison, achète-la seulement comme pour toi.

Dans un bal du grand monde, de belles dames bien attifées, bien coiffées, bien maquillées, demandaient à un jeune Américain ce qu'il pensait des beautés françaises.

Il répondit avec candeur:

— Pardon, mesdames, je ne me connais pas en peinture.

THÉÂTRE DE LAUSANNE

DIMANCHE 16 DÉCEMBRE 1883.

(Admission des billets du dimanche.)

Les Orphelins du Pont Notre-Dame.

Drame en 5 actes et 8 tableaux, de Anicet Bourgeois et Michel Masson.

Bureau à 7 heures. Rideau à 7 1/2 h.

N'oublions pas notre théâtre, allons-y le plus souvent possible pour encourager l'excellent troupe de M. Laclaindière. Le temps est mauvais, les promenades n'ont plus d'attraits, allons applaudir nos artistes.

L. MONNET.

IMPRIMERIE HOWARD GUILLOUD & C^{ie}.